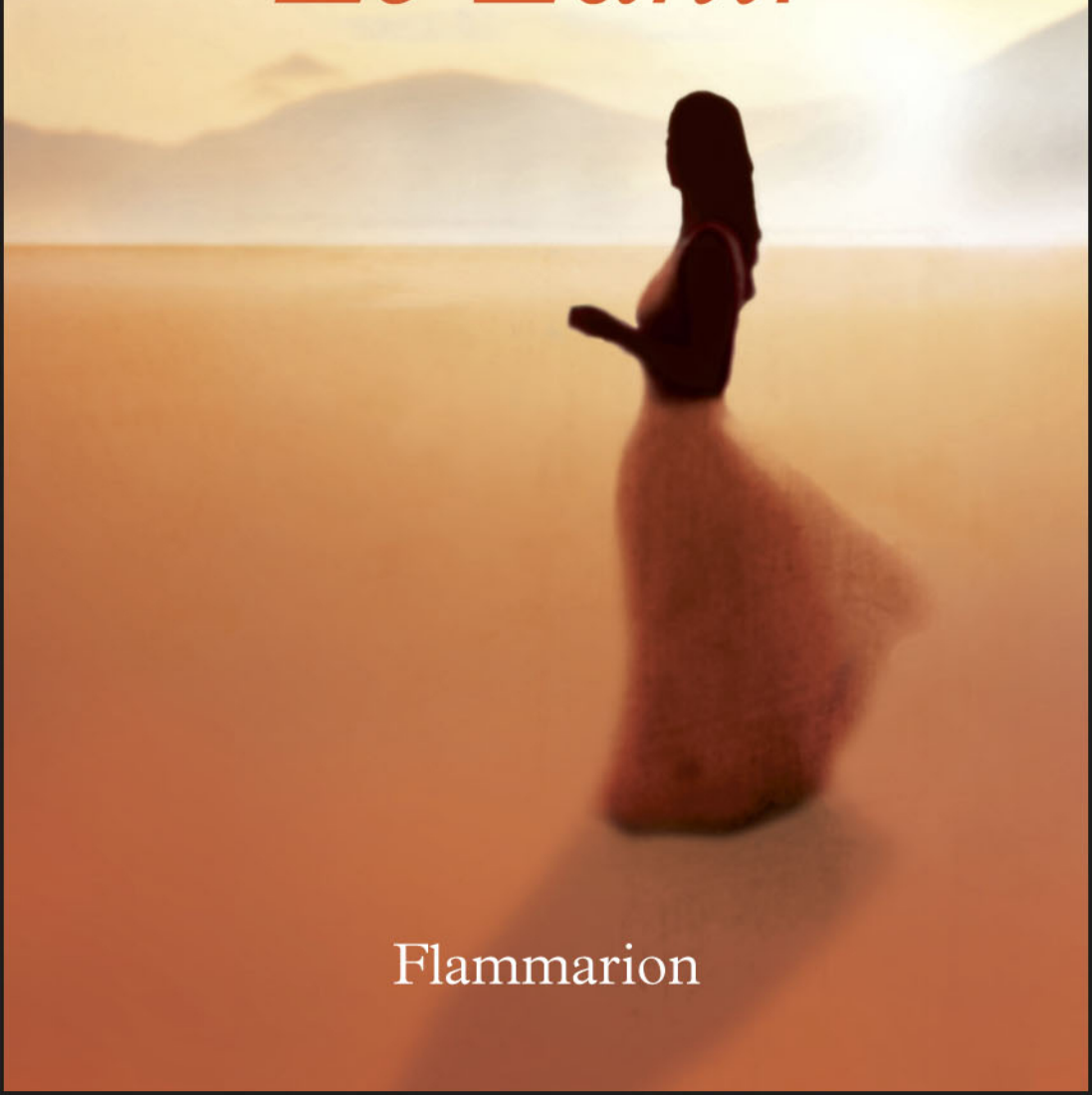
PAULO

COELHO

Le Zahir



Flammarion

Un écrivain célèbre remet en cause tous les principes qui ont gouverné sa vie lorsque sa femme disparaît sans laisser de traces. Au fil d'un périple qui le conduira de Paris jusqu'en Asie centrale, il traverse la steppe, son désert, sa magie et ses légendes pour retrouver celle qui donne plus que jamais un sens à sa vie.
Paulo Coelho revisite mythes antiques et traditions lointaines pour évoquer les thèmes de la quête de l'amour, de la femme éternelle, du pèlerinage, de la recherche de soi et des origines de la croyance. Il recourt à l'autobiographie pour décrire avec ironie l'état du monde moderne, parler de la liberté et de la solitude, et s'interroger sur l'avenir de l'homme en quête de repères, d'amour et de spiritualité.

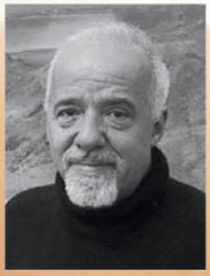


Photo : Boris Buzin © Paulo Coelho.

Paulo Coelho est né en 1947 à Rio de Janeiro. Adolescent rebelle dans une famille conservatrice et étudiant contestataire plusieurs fois emprisonné, il devient parolier d'une des plus grandes stars du rock des années 70 au Brésil. L'Alchimiste, *paru en 1988, s'impose comme un best-seller mondial. Ses livres, traduits dans 59 langues, se sont vendus à 60 millions d'exemplaires dans 150 pays. Reçu à l'Académie brésilienne des lettres en 2002, Paulo Coelho signe une chronique qui est publiée chaque semaine dans le monde entier.*

Flammarion

En couverture : © Powerstock (silhouette); © Romilly Lockyer/Getty Images (paysage, arrière-plan).

LE ZAHIR

Du même auteur

L'Alchimiste, Éditions Anne Carrière, 1994.
Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré, Éditions Anne Carrière, 1995.
Le Pèlerin de Compostelle, Éditions Anne Carrière, 1996.
La Cinquième Montagne, Éditions Anne Carrière, 1998.
Manuel du guerrier de la lumière, Éditions Anne Carrière, 1998.
Veronika décide de mourir, Éditions Anne Carrière, 2000.
Le Démon et mademoiselle Prym, Éditions Anne Carrière, 2001.
Onze Minutes, Éditions Anne Carrière, 2003.
Maktub, Éditions Anne Carrière, 2004.

Paulo COELHO

LE ZAHIR

Traduit du portugais (Brésil)
par Françoise Marchand-Sauvagnargues

Flammarion

Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui faisons appel à Vous. Amen.

www.paulocoelho.com

Titre original : *O Zahir*
© Paulo Coelho, 2005
Cette édition est publiée avec l'accord de
Sant Jordi Asociados, Barcelone, Espagne.
Pour la traduction française :
© Éditions Flammarion, 2005
ISBN 978-2-0813-3719-0

www.lezahir.com

« Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? »

Luc 15, 4.

Quand tu prendras le chemin d'Ithaque,
Souhaite que la route soit longue,
Pleine d'aventures, riche d'enseignements.
Ne crains pas les Lestrygons et les Cyclopes, ni la colère de Poséidon,
Jamais tu ne les trouveras sur ton chemin,
Si ta pensée reste élevée, si l'émotion
Habite ton corps et ton esprit.
Les Lestrygons et les Cyclopes,
Tu ne les rencontreras pas, ni la fureur de Poséidon,
Si tu ne les transportes pas dans ton âme,
Si ton âme ne les fait pas surgir devant toi.

Je te souhaite que la route soit longue,
Que nombreux soient les matins d'été,
Que le plaisir de découvrir des ports inconnus
T'apporte une joie nouvelle ;
Va visiter les comptoirs phéniciens
Où tu trouveras des marchandises délicieuses.
Visite les villes égyptiennes,
Et instruis-toi auprès de ceux qui ont tant de choses à t'enseigner.

Garde toujours Ithaque présente à ton esprit.
Y parvenir est ta destination finale.
Mais ne te hâte pas ;
Mieux vaut prolonger ton voyage pendant des années
Et n'aborder dans l'île que
Riche de ce que tu auras appris en chemin.

N'attends pas d'Ithaque d'autres bienfaits.
Ithaque t'a offert un beau voyage.
Sans elle, tu n'aurais jamais pris la route.
Elle t'a tout donné, elle n'a rien de plus à t'apporter.

Et même si, à la fin, tu trouves qu'elle est pauvre,
Ithaque ne t'a pas trompé.
Car tu es devenu un sage, tu as vécu intensément,
Et c'est cela que signifie Ithaque.

D'après Constantin Cavafis (1863-1933).

Dédicace de l'auteur

J'avais déclaré dans la voiture que je venais de mettre un point final à la première version de mon livre. Lorsque nous avons commencé à gravir ensemble dans les Pyrénées une montagne que nous considérons comme sacrée et où nous avons vécu des moments extraordinaires, je lui ai demandé si elle voulait en connaître le thème central, ou le titre ; elle a répondu qu'elle aurait beaucoup aimé poser la question, mais que par respect pour mon travail, elle n'avait rien dit, elle était simplement contente – très contente.

Je lui ai annoncé le titre et le thème central. Nous avons continué à marcher en silence, et au retour, nous avons entendu du bruit ; le vent se levait, traversant la cime des arbres dénudés, descendant jusqu'à nous, et de nouveau la montagne montrait sa magie, son pouvoir.

Ensuite est venue la neige. Je me suis arrêté, et j'ai contemplé cet instant : la chute des flocons, le ciel gris, la forêt, elle à côté de moi. Elle qui a toujours été à côté de moi, tout le temps.

J'ai eu envie de le dire à ce moment-là, mais je ne l'ai pas fait, pour que tu le saches seulement quand tu feuilletterais pour la première fois ces pages. Christina, ma femme, ce livre t'est dédié.

« Selon l'écrivain Jorge Luis Borges, l'idée du Zahir vient de la tradition islamique, et l'on estime qu'il est apparu vers le XVIIIe siècle. *Zahir,* en arabe, veut dire visible, présent, qui ne peut pas passer inaperçu. Un objet ou un être qui, une fois que nous l'avons rencontré, finit par occuper peu à peu toutes nos pensées, au point que nous ne parvenons plus à nous concentrer sur rien. Il peut signifier la sainteté, ou la folie. »

Faubourg Saint-Pères,
Encyclopédie du fantastique, 1953.

Je suis un homme libre

Elle, Esther, correspondante de guerre rentrée récemment d'Irak parce que l'invasion du pays doit avoir lieu d'un moment à l'autre, trente ans, mariée, sans enfant. Lui, un homme non identifié, vingt-trois ou vingt-cinq ans environ, brun, traits mongols. On les a vus pour la dernière fois dans un café, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

La police a été informée qu'on les avait déjà rencontrés auparavant, même si personne n'a pu préciser combien de fois : Esther avait toujours affirmé que l'homme – qui cachait son identité sous le nom de Mikhail – était quelqu'un de très important, bien qu'elle n'ait jamais expliqué s'il était important pour sa carrière de journaliste, ou pour elle, en tant que femme.

La police a diligenté une enquête en bonne et due forme. On a avancé plusieurs hypothèses : un enlèvement, un chantage, un enlèvement suivi de la mort – ce qui ne serait absolument pas surprenant, vu que son travail la mettait fréquemment en contact avec des gens liés à des cellules terroristes, à la recherche d'informations. On a découvert que son compte bancaire indiquait des retraits d'argent réguliers dans les semaines précédant sa

disparition : les enquêteurs ont considéré que cela pouvait être lié au paiement d'informations. Elle n'avait emporté aucun vêtement, mais, curieusement, son passeport n'a pas été retrouvé.

Lui, un inconnu, très jeune, jamais fiché par les services de police, aucune piste ne permettant de l'identifier.

Elle, Esther, deux prix internationaux de journalisme, trente ans, mariée.

Ma femme.

Je suis immédiatement soupçonné, et arrêté – puisque j'ai refusé d'avouer où je me trouvais le jour de sa disparition. Mais le policier de garde vient d'ouvrir la porte, et de dire que j'étais un homme libre.

Pourquoi suis-je un homme libre ? Parce que de nos jours tout le monde sait tout sur tout le monde, il suffit de désirer l'information et elle est là : l'endroit où nous avons utilisé notre carte de crédit, les lieux que nous fréquentons, les gens avec qui nous couchons. Dans mon cas, cela a été plus facile encore : une femme, journaliste également, amie de ma femme mais divorcée – et n'ayant par conséquent aucun problème à déclarer qu'elle couchait avec moi – s'est offerte pour témoigner en ma faveur quand elle a appris que j'avais été arrêté. Elle a présenté des preuves concrètes de ma présence avec elle le jour et la nuit de la disparition d'Esther.

Je vais parler avec l'inspecteur principal, qui me rend les objets qui m'appartiennent, s'excuse, affirme que ma brève garde à vue avait un fondement légal, et que je ne pourrai pas accuser l'État ou lui faire un procès. Je lui explique que je n'en ai pas la moindre intention,

je sais que n'importe qui est toujours suspect, surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même s'il n'a commis aucun crime.

« Vous êtes libre », dit-il, reprenant les mots du policier de garde.

Je demande : n'est-il pas possible qu'il soit vraiment arrivé quelque chose à ma femme ? Elle m'avait déjà signalé que parfois elle se sentait suivie, à cause de son énorme réseau de contacts dans le milieu du terrorisme.

L'inspecteur n'est pas bavard. J'insiste, mais il ne me dit rien.

Je demande si elle peut voyager avec son passeport, il dit que oui, puisqu'elle n'a commis aucun crime. Pourquoi ne pourrait-elle pas sortir librement du pays et y rentrer ?

« Alors il est possible qu'elle ne soit plus en France ?

— Vous croyez qu'elle vous a abandonné à cause de la fille avec qui vous couchez ?

— Cela ne vous regarde pas », je réponds. L'inspecteur s'arrête une seconde, devient sérieux, dit que j'ai été arrêté parce que c'est la procédure de routine, mais qu'il est désolé de la disparition de ma femme. Lui aussi est marié, et bien qu'il n'aime pas mes livres (alors il sait qui je suis ! Il n'est pas aussi ignorant qu'il le paraît !) il peut se mettre à ma place, il sait que ce qu'il m'arrive est difficile.

Je demande ce que je dois faire désormais. Il me tend sa carte, me prie de le tenir au courant si j'ai des nouvelles – c'est une scène que je vois dans tous les films, je ne suis pas convaincu, les inspecteurs en savent toujours plus qu'ils ne veulent en dire.

Il me demande si j'ai déjà rencontré l'autre personne

qui se trouvait avec Esther la dernière fois qu'elle a été aperçue. Je réponds que je connaissais son nom de code, mais que je ne l'ai jamais rencontré personnellement.

Il demande si nous avons des problèmes conjugaux. Je dis que nous sommes ensemble depuis plus de dix ans, et que nous n'avons ni plus ni moins de problèmes qu'un couple normal.

Il demande, avec délicatesse, si nous avons parlé récemment de divorce, ou si ma femme envisageait de me quitter. Je réponds que cette hypothèse n'a jamais existé, même si – et je répète, « comme tous les couples » – nous avions quelques discussions de temps à autre.

Fréquemment, ou de temps à autre ?

De temps à autre, j'insiste.

Il demande avec encore plus de délicatesse si elle se doutait de mon aventure avec son amie. Je dis que c'était la première – et dernière – fois que nous couchions ensemble. Ce n'était pas une aventure, en réalité ce n'était rien, la journée était morose, nous étions désœuvrés après le déjeuner, le jeu de la séduction redonne vie, c'est pour cela que nous avons fini au lit.

« Vous allez au lit simplement parce que la journée est morose ? »

Je voudrais dire que ce genre de question ne fait pas partie de l'enquête, mais j'ai besoin de sa complicité, peut-être aurai-je besoin de lui plus tard – n'existe-t-il pas une institution invisible appelée la Banque des Faveurs, qui m'a toujours été utile ?

« Cela arrive parfois. Il n'y a rien d'intéressant à faire, la femme est en quête d'émotions, je suis en quête

d'aventure, et voilà. Le lendemain, nous faisons l'un et l'autre comme si rien ne s'était passé, et la vie continue. »

Il remercie, me tend la main, dit que dans son milieu les choses se passent autrement. On connaît la morosité, l'ennui, et même l'envie de coucher – mais on se contrôle beaucoup plus, et personne ne fait ce qu'il lui passe par la tête ou ce qu'il veut.

« Peut-être que chez les artistes on est plus libre », remarque-t-il.

Je réponds que je connais son milieu, mais que je ne veux pas entrer maintenant dans des comparaisons concernant nos différentes opinions de la société et des êtres humains. Je reste silencieux, attendant l'étape suivante.

« À propos de liberté, vous pouvez partir, dit l'inspecteur, un peu déçu que l'écrivain se refuse à causer au policier. À présent que je vous connais personnellement, je vais lire vos livres ; en réalité, j'ai dit que je n'aimais pas, mais je ne les ai jamais lus. »

Ce n'est ni la première ni la dernière fois que j'entendrai cette phrase. Au moins l'épisode a-t-il servi à me faire gagner un nouveau lecteur ; je le salue, et je m'en vais.

Je suis libre. Je sors de garde à vue, ma femme a disparu dans des circonstances mystérieuses, je ne travaille pas à heures fixes, je n'ai pas de problèmes relationnels, je suis riche, célèbre, et si de fait Esther m'a abandonné, je rencontrerai rapidement quelqu'un pour la remplacer. Je suis libre et indépendant.

Mais qu'est-ce que la liberté ?

J'ai été une grande partie de ma vie esclave de quelque chose, donc je devrais comprendre la signification de ce mot. Depuis l'enfance, je me suis battu pour qu'elle soit mon plus grand trésor. J'ai lutté contre mes parents, qui voulaient que je sois ingénieur plutôt qu'écrivain. J'ai lutté contre mes camarades de collège, qui dès le début m'avaient choisi pour victime de leurs blagues perverses, et ce n'est qu'après que beaucoup de sang eut coulé de mon nez et des leurs, après beaucoup d'après-midi où je devais cacher à ma mère les cicatrices – car c'était à moi de résoudre mes problèmes, pas à elle – que j'ai montré que je pouvais prendre une raclée sans pleurer. J'ai lutté pour trouver un emploi qui me permette de subsister, j'ai travaillé comme livreur dans un magasin d'outillage pour me libérer du fameux chantage familial : « Nous te donnons de l'argent, mais tu dois faire ceci et cela. »

J'ai lutté – sans résultat – pour la fille que j'aimais adolescent, et qui m'aimait aussi ; elle a fini par me laisser tomber parce que ses parents l'avaient convaincue que je n'avais pas d'avenir.

J'ai lutté contre le milieu hostile du journalisme, mon emploi suivant ; là, mon premier patron m'a fait attendre trois heures et ne m'a accordé un peu d'attention qu'au moment où j'ai commencé à déchirer en morceaux le livre qu'il était en train de lire ; il m'a regardé surpris, et il a vu un garçon capable de persévérer et d'affronter l'ennemi, qualités essentielles pour un bon reporter. J'ai lutté pour l'idéal socialiste, j'ai fini en prison, j'en suis sorti et j'ai continué à lutter – je me prenais pour un héros de la classe ouvrière – jusqu'au jour où j'ai entendu les Beatles, et où j'ai décidé

qu'il était beaucoup plus distrayant d'aimer le rock que Marx. J'ai lutté pour l'amour de ma première, de ma deuxième, de ma troisième femme. J'ai lutté pour avoir le courage de me séparer de la première, de la deuxième, de la troisième, parce que l'amour n'avait pas résisté et que je devais aller de l'avant, jusqu'à ce que je rencontre la personne qui avait été mise au monde pour me rencontrer – et n'était aucune des trois.

J'ai lutté pour avoir le courage de quitter mon emploi au journal et de me lancer dans l'aventure de l'écriture d'un livre, même si je savais que dans mon pays personne ne peut vivre de littérature. J'ai renoncé au bout d'un an, après avoir écrit plus de mille pages, qui me paraissaient absolument géniales parce que même moi je n'y comprenais rien.

Pendant que je luttais, j'entendais les gens parler au nom de la liberté, et plus ils défendaient ce droit unique, plus ils se montraient esclaves des désirs de leurs parents, d'un mariage dans lequel ils promettaient de rester avec l'autre « pour le restant de leur vie », de la balance, des régimes, des projets jamais achevés, des amours auxquelles on ne pouvait pas dire « non » ou « ça suffit », des fins de semaine où ils étaient obligés de manger avec des gens qu'ils n'avaient pas envie de voir. Esclaves du luxe, de l'apparence du luxe, de l'apparence de l'apparence du luxe. Esclaves d'une vie qu'ils n'avaient pas choisie, mais qu'ils avaient décidé de vivre parce que quelqu'un avait fini par les convaincre que cela valait mieux pour eux. Et ainsi leurs jours et leurs nuits se suivaient et se ressemblaient, l'aventure était un mot dans un livre ou une

image à la télévision toujours allumée, et quand une porte s'ouvrait, ils disaient toujours :

« Cela ne m'intéresse pas, je n'ai pas envie. »

Comment pouvaient-ils savoir s'ils avaient envie ou non s'ils n'avaient jamais essayé ? Mais poser la question était inutile : en réalité, ils avaient peur d'un changement qui viendrait secouer l'univers de leurs petites habitudes.

L'inspecteur dit que je suis libre. Libre, je le suis maintenant, et libre je l'étais en garde à vue, parce que la liberté est encore ce qui m'est le plus cher en ce monde. Bien sûr, j'ai dû boire des vins que je n'aimais pas, faire des choses que je n'aurais pas dû faire et que je n'ai pas refaites, cela m'a laissé beaucoup de cicatrices sur le corps et dans l'âme, j'ai blessé quelques personnes – auxquelles j'ai finalement demandé pardon, à une époque où j'ai compris que je pouvais tout faire, sauf forcer l'autre à me suivre dans ma folie et ma soif de vivre. Je ne regrette pas les moments où j'ai souffert, je porte mes cicatrices comme des médailles, je sais que la liberté coûte très cher, aussi cher que l'esclavage ; la seule différence, c'est que vous payez avec plaisir et avec le sourire, même quand c'est un sourire mouillé de larmes.

Je suis sorti du commissariat et c'est une belle journée, un dimanche ensoleillé qui ne va pas du tout avec mon état d'esprit. Mon avocat m'attend dehors avec quelques mots de consolation et un bouquet de fleurs. Il dit qu'il a téléphoné à tous les hôpitaux, aux morgues (le genre de chose que l'on fait toujours quand quelqu'un tarde à rentrer à la maison), mais il n'a pas trouvé trace d'Esther. Il dit qu'il a empêché que les journa-

listes ne sachent où j'étais retenu. Il dit qu'il doit discuter avec moi, pour mettre au point une stratégie juridique qui me permette de me défendre si j'étais accusé plus tard. Je le remercie de son attention ; je sais qu'il ne désire mettre au point aucune stratégie juridique – en réalité, il ne veut pas me laisser seul, car il ne sait pas comment je vais réagir (vais-je me saouler et être arrêté de nouveau ? tenter de me suicider ?). Je réponds que j'ai des affaires importantes à traiter et que nous savons, lui et moi, que je n'ai aucun problème avec la loi. Il insiste, mais je ne lui donne pas le choix – finalement, je suis un homme libre.

La liberté. La liberté d'être misérablement seul.

Je prends un taxi jusqu'au centre de Paris, je demande au chauffeur de s'arrêter près de l'Arc de Triomphe. Je commence à descendre les Champs-Élysées vers l'hôtel Bristol, où j'avais l'habitude de prendre un chocolat chaud avec Esther chaque fois que l'un de nous deux revenait d'une mission à l'étranger. Pour nous, c'était comme un rituel de retour, une immersion dans l'amour qui nous unissait encore, même si la vie nous poussait de plus en plus vers des voies différentes.

Je continue à marcher. Les gens sourient, les enfants profitent gaiement de ces quelques heures de printemps en plein hiver, la circulation est fluide, tout paraît en ordre – sauf que tous ces gens ne savent pas, ou feignent de ne pas savoir, ou simplement ne s'intéressent pas au fait que je viens de perdre ma femme. Ne comprennent-ils pas à quel point je souffre ? Ils devraient tous être attristés, compatissants, solidaires d'un homme dont l'âme saigne d'amour ; mais ils

continuent à rire, plongés dans leurs misérables petites vies qu'ils ne vivent qu'en fin de semaine.

Quelle idée ridicule : on croise des tas de gens qui ont aussi l'âme brisée, et je ne sais ni pourquoi ni comment ils souffrent.

J'entre dans un bar pour acheter des cigarettes, on me répond en anglais. Je passe dans une pharmacie chercher une sorte de bonbon à la menthe que j'adore, et l'employé me parle anglais (les deux fois j'ai demandé les produits en français). Avant d'arriver à l'hôtel, je suis interpellé par deux garçons qui viennent d'arriver de Toulouse, ils veulent savoir où se trouve un certain magasin, ils abordent plusieurs personnes, aucune ne comprend ce qu'ils disent. Que se passe-t-il ? A-t-on changé de langue sur les Champs-Élysées pendant les vingt-quatre heures où j'étais retenu ?

Le tourisme et l'argent sont capables de faire des miracles : mais comment n'ai-je pas vu cela plus tôt ? Parce que, semble-t-il, il y a très longtemps qu'Esther et moi nous n'avons pas pris ce chocolat, même si l'un et l'autre nous sommes partis et revenus plusieurs fois durant cette période. Il y a toujours plus important. Il y a toujours un rendez-vous qu'on ne peut reporter. Oui, mon amour, nous prendrons notre chocolat la prochaine fois, reviens vite, tu sais qu'aujourd'hui j'ai une interview vraiment importante et je ne peux pas aller te chercher à l'aéroport, prends un taxi, mon mobile est allumé, tu peux m'appeler si tu as une urgence, autrement à ce soir.

Téléphone mobile ! Je le sors de ma poche, je l'allume immédiatement, il sonne plusieurs fois, chaque fois mon cœur sursaute, je vois sur le petit écran les

noms des personnes qui me cherchent, et je ne réponds à aucune. Si seulement apparaissait « appelant inconnu » ; ce ne pourrait être qu'elle puisque ce numéro de téléphone est réservé à une vingtaine de personnes qui ont juré de ne jamais le transmettre. Mais non, tous les numéros sont ceux d'amis ou de professionnels très proches. Ils veulent sans doute savoir ce qui s'est passé, ils veulent m'aider (aider comment ?), demander si j'ai besoin de quelque chose.

Le téléphone continue de sonner. Dois-je répondre ? Dois-je rencontrer certaines de ces personnes ?

Je décide de rester seul tant que je ne comprends pas bien ce qui se passe.

J'arrive au Bristol, qu'Esther décrivait toujours comme l'un des rares hôtels à Paris où les clients sont traités comme des hôtes et non des sans-abri en quête d'un toit. On me salue comme si je faisais partie de la maison, je choisis une table devant la belle horloge, j'écoute le piano, je regarde le jardin au-dehors.

Je dois être pragmatique, étudier les solutions, la vie continue. Je ne suis ni le premier ni le dernier homme abandonné par sa femme. Mais est-ce que cela aurait dû arriver un jour de soleil, avec les gens dans la rue qui sourient, les enfants qui chantent, les premiers signes du printemps, le soleil qui brille, les automobilistes qui respectent les piétons ?

Je prends une serviette, je vais me retirer ces idées de la tête et les mettre sur le papier. Laissons de côté les sentiments, et voyons ce que je dois faire :

A] Envisager l'hypothèse qu'elle ait été réellement enlevée, sa vie est en danger en ce moment, je suis son

homme, son compagnon de tous les instants, je dois remuer ciel et terre pour la retrouver.

Réponse à cette hypothèse : elle a pris son passeport. La police ne le sait pas, mais elle a pris également quelques objets personnels, et un portefeuille contenant des images de saints protecteurs qu'elle emportait toujours avec elle quand elle partait dans un autre pays. Elle a retiré de l'argent à la banque.

Conclusion : elle se préparait à partir.

B] Envisager l'hypothèse qu'elle ait cru à une promesse qui s'est finalement révélée un piège.

Réponse : elle s'est mise très souvent dans des situations périlleuses – cela faisait partie de son travail. Mais elle me prévenait toujours, puisque j'étais la seule personne en qui elle pouvait avoir une confiance totale. Elle me disait où elle devait se trouver, avec qui elle entrerait en contact (même si, pour ne pas me mettre en danger, elle utilisait la plupart du temps des noms de guerre), et ce que je devrais faire au cas où elle ne serait pas revenue à l'heure prévue.

Conclusion : elle n'avait pas en tête une rencontre avec ses sources d'information.

C] Envisager l'hypothèse qu'elle ait rencontré un autre homme.

Réponse : il n'y a pas de réponse. C'est, de toutes les hypothèses, la seule qui ait un sens. Et moi, je ne peux pas l'admettre, je ne peux pas accepter qu'elle s'en aille de cette manière, sans au moins me dire pourquoi. Aussi bien Esther que moi, nous nous sommes toujours enorgueillis d'affronter en commun toutes les difficultés de la vie. Nous avons souffert, mais nous ne nous sommes jamais menti l'un à l'autre – même si

cela faisait partie des règles du jeu d'omettre quelques liaisons extraconjugales. Je sais qu'elle a commencé à beaucoup changer après sa rencontre avec ce Mikhail, mais cela justifie-t-il la rupture d'un mariage qui a duré dix ans ?

Même si elle a couché avec lui, même si elle est amoureuse, ne va-t-elle pas mettre dans la balance tous nos moments ensemble, tout ce que nous avons acquis, avant de s'embarquer dans une aventure sans retour ? Elle était libre de voyager quand elle le voulait, elle vivait entourée d'hommes, de soldats qui n'avaient pas vu une femme depuis très longtemps, je ne lui ai jamais rien demandé, elle ne m'a jamais rien dit. Nous étions libres tous les deux, et c'était notre fierté.

Mais Esther a disparu. En laissant des traces visibles de moi seul, comme un message secret : je m'en vais.

Pourquoi ?

Vaut-il seulement la peine de répondre à cette question ?

Non. Puisque la réponse se trouve dans ma propre incompétence à garder près de moi la femme que j'aime. Vaut-il la peine de la rechercher pour la convaincre de revenir vers moi ? Implorer, mendier une nouvelle chance pour notre mariage ?

Cela semble ridicule : mieux vaut souffrir comme j'ai souffert quand d'autres femmes que j'aimais ont fini par me quitter. Mieux vaut lécher mes plaies, comme je l'ai fait également autrefois. Pendant quelque temps je vais penser à elle, devenir amer, irriter mes amis parce que je n'aurai d'autre sujet de conversation que le départ de ma femme. J'essaierai d'expliquer ce qui s'est passé, je passerai des jours et des nuits à revoir

chaque moment auprès d'elle, je finirai par conclure qu'elle a été dure avec moi, moi qui ai toujours voulu faire pour le mieux. Je trouverai d'autres femmes. Mais en me promenant dans la rue, je croiserai à chaque instant quelqu'un qui pourrait être Esther. Souffrir jour et nuit, nuit et jour. Cela peut durer des semaines, des mois, plus d'un an peut-être.

Et puis un matin je me réveille, je constate que je pense à autre chose, et je comprends que le pire est passé. Mon cœur est blessé, mais il se rétablit et j'entrevois de nouveau la beauté de la vie. Cela m'est déjà arrivé, cela m'arrivera de nouveau, j'en suis certain. Lorsque quelqu'un s'en va, c'est que quelqu'un d'autre va arriver – je rencontrerai de nouveau l'amour.

Pour un moment, je savoure l'idée de ma nouvelle condition : célibataire et millionnaire. Je peux sortir avec qui je désire, au grand jour. Je peux me comporter dans les fêtes comme je ne me suis pas comporté durant toutes ces années. L'information va circuler rapidement, et bientôt beaucoup de femmes, jeunes ou plus si jeunes, riches ou pas aussi riches qu'elles le prétendent, intelligentes ou peut-être assez bien élevées pour dire ce qu'elles imaginent que j'aimerais entendre frapperont à ma porte.

Je veux croire qu'il est merveilleux d'être libre. Libre de nouveau. Prêt à rencontrer le véritable amour de ma vie, celle qui m'attend et qui ne me laissera jamais revivre cette situation humiliante.

Je termine mon chocolat, je regarde l'horloge, je sais qu'il est encore trop tôt pour que j'éprouve cette agréable sensation de faire de nouveau partie de l'hu-

manité. Pendant quelques instants, je caresse l'idée qu'Esther va entrer par cette porte, fouler les beaux tapis persans, s'asseoir près de moi sans rien dire, fumer une cigarette, regarder le jardin intérieur et me prendre la main. Une demi-heure passe, je crois durant une demi-heure à l'histoire que je viens d'inventer, puis je comprends qu'il ne s'agit que d'un nouveau délire.

Je décide de ne pas rentrer chez moi. Je vais à la réception, je demande une chambre, une brosse à dents, un déodorant. L'hôtel est complet, mais le gérant se débrouille : je me retrouve dans une belle suite avec vue sur la tour Eiffel, une terrasse, les toits de Paris, les lumières qui s'allument peu à peu, les familles qui se réunissent pour le dîner du dimanche. Et me revient la sensation que j'ai éprouvée sur les Champs-Élysées : plus tout ce qui m'entoure est beau, plus je me sens misérable.

Pas de télévision. Pas de dîner. Je m'assois sur la terrasse et je passe en revue ma vie, celle d'un jeune homme qui rêvait d'être un écrivain célèbre et voit soudain que la réalité est tout autre – il écrit dans une langue que personne ne lit ou presque, dans un pays où l'on dit qu'il n'y a pas de lecteurs. Sa famille le force à entrer dans une université (n'importe laquelle, mon fils, du moment que tu obtiens un diplôme – autrement, tu ne seras jamais quelqu'un dans la vie). Il se rebelle, court le monde pendant la période hippie, rencontre finalement un chanteur, écrit quelques textes de chansons, et soudain se met à gagner plus d'argent que sa sœur, qui a écouté ce qu'avaient dit les parents et a décidé de devenir ingénieur chimiste.

J'écris d'autres chansons, le chanteur a de plus en

plus de succès, mais j'ai un capital suffisant pour vivre les années suivantes sans travailler. Je me marie la première fois avec une femme plus âgée que moi, j'apprends beaucoup – à faire l'amour, à conduire, à parler anglais, à me coucher tard – mais nous finissons par nous séparer, parce que je suis selon elle « affectivement immature, passant mon temps à courir après n'importe quelle minette qui a des gros seins ». Je me marie une deuxième puis une troisième fois, avec des femmes qui, je le crois, m'ont apporté la stabilité affective : j'obtiens ce que je désire, mais je découvre que la stabilité tant rêvée s'accompagne d'un profond ennui.

Deux autres divorces. De nouveau la liberté, mais ce n'est qu'une sensation ; la liberté n'est pas l'absence d'engagement, mais la capacité de choisir – et de m'engager dans – ce qui me convient le mieux.

Je poursuis ma quête amoureuse, je continue à écrire des chansons. Lorsqu'on me demande ce que je fais, je réponds que je suis écrivain. Lorsqu'on me dit que l'on ne connaît que mes textes de chansons, je dis que ce n'est qu'une partie de mon travail. Quand on s'excuse, disant que l'on n'a lu aucun de mes livres, j'explique que je travaille à un projet – ce qui est un mensonge. En réalité, j'ai de l'argent, j'ai des contacts, ce que je n'ai pas, c'est le courage d'écrire un livre. Mon rêve est devenu possible. Si je tente et que j'échoue, je ne sais pas ce que sera le restant de ma vie : donc, plutôt penser sans cesse à un rêve qu'affronter le risque de le voir mal tourner.

Un jour, une journaliste vient m'interviewer : elle veut savoir comment il se fait que mon travail est connu dans tout le pays bien que personne ne sache qui je

suis, puisque seul le chanteur apparaît dans les médias. Jolie, intelligente, discrète. Nous nous revoyons dans une fête sans la pression du travail, je réussis à l'emmener au lit la nuit même. Je tombe amoureux, elle trouve que c'était nul. Je téléphone, elle dit toujours qu'elle est occupée. Plus elle me rejette, plus elle m'intéresse – jusqu'au jour où je parviens à la convaincre de passer un week-end dans ma maison de campagne (même pour la brebis galeuse, très souvent cela rapporte d'être rebelle – j'étais le seul parmi mes amis qui à ce stade de la vie avait pu acheter une maison de campagne).

Pendant trois jours, nous restons isolés à contempler la mer, je cuisine pour elle, elle parle de son travail, et elle finit par tomber amoureuse de moi. Nous rentrons en ville, elle se met à dormir régulièrement dans mon appartement. Un matin, elle sort plus tôt et revient avec sa machine à écrire : dès lors, sans que rien ne soit dit, elle est chez elle chez moi.

Alors recommencent les conflits que j'ai connus avec mes femmes précédentes : elles toujours en quête de stabilité, moi en quête d'aventure et d'inconnu. Mais cette fois, la relation dure plus longtemps ; pourtant, au bout de deux ans, je pense qu'il est temps qu'Esther remporte chez elle la machine à écrire, et tout ce qui est venu avec.

« Je crois que ça ne va pas marcher.

— Mais je t'aime, et tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Si tu demandes si j'aime ta compagnie, la réponse est oui. Mais si tu veux savoir si je peux vivre sans toi, la réponse est encore oui.

— Je n'aimerais pas être née homme, ma condition de femme me convient très bien. Finalement, tout ce

que vous attendez de nous, c'est que nous fassions bien la cuisine. D'autre part, des hommes, on attend tout, absolument tout – qu'ils soient capables d'entretenir le ménage, de faire l'amour, de défendre leur progéniture, de faire les courses, d'avoir du succès.

— Il ne s'agit pas de cela : je suis très satisfait de ce que je suis. J'aime ta compagnie, mais je suis convaincu que cela ne va pas marcher.

— Tu aimes ma compagnie, mais tu détestes être seul avec toi-même. Tu cherches toujours l'aventure pour oublier les choses importantes. Tu vis à coups d'adrénaline dans les veines, et tu oublies qu'il doit y couler du sang, et rien d'autre.

— Je ne fuis pas les choses importantes. Qu'est-ce qui serait important, par exemple ?

— Écrire un livre.

— Ça, je peux le faire n'importe quand.

— Alors fais-le. Après, si tu veux, nous nous séparerons. »

Je trouve sa réflexion absurde, je peux écrire un livre quand je le veux, je connais des éditeurs, des journalistes, des gens qui me doivent des services. Esther n'est qu'une femme qui a peur de me perdre, elle invente des histoires. Je lui dis que ça suffit, notre relation est arrivée à son terme, il ne s'agit pas de ce qui selon elle me rendrait heureux, il s'agit d'amour.

Qu'est-ce que l'amour ? Elle pose la question. Je le lui explique pendant plus d'une heure, et je finis par me rendre compte que je ne parviens pas à bien le définir.

Elle dit que, même si je ne sais pas définir l'amour, je dois essayer d'écrire un livre.

Je réponds qu'il n'y a aucun rapport entre les deux, je vais quitter la maison le jour même, elle reste le temps qu'elle veut dans l'appartement – j'irai à l'hôtel jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un endroit où habiter. Elle dit que de son côté il n'y a pas de problème, je peux partir maintenant, avant un mois l'appartement sera libéré – elle commencera à chercher un endroit le lendemain. Je fais mes valises, et elle va lire un livre. Je dis qu'il est tard, que je m'en irai le lendemain. Elle suggère que je parte immédiatement, parce que demain

N° d'éditeur : FF884301
Dépôt légal : mai 2005